

SYLVAIN-CLAUDE FILION

DANS L'OMBRE DU MONT ROYAL

2. LE DESTIN DE MADEMOISELLE BARÉLY

COUVERTURE

Conception graphique : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Révision : Élyse-Andrée Héroux

Correction : Julie Robert

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-414-4

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-416-8

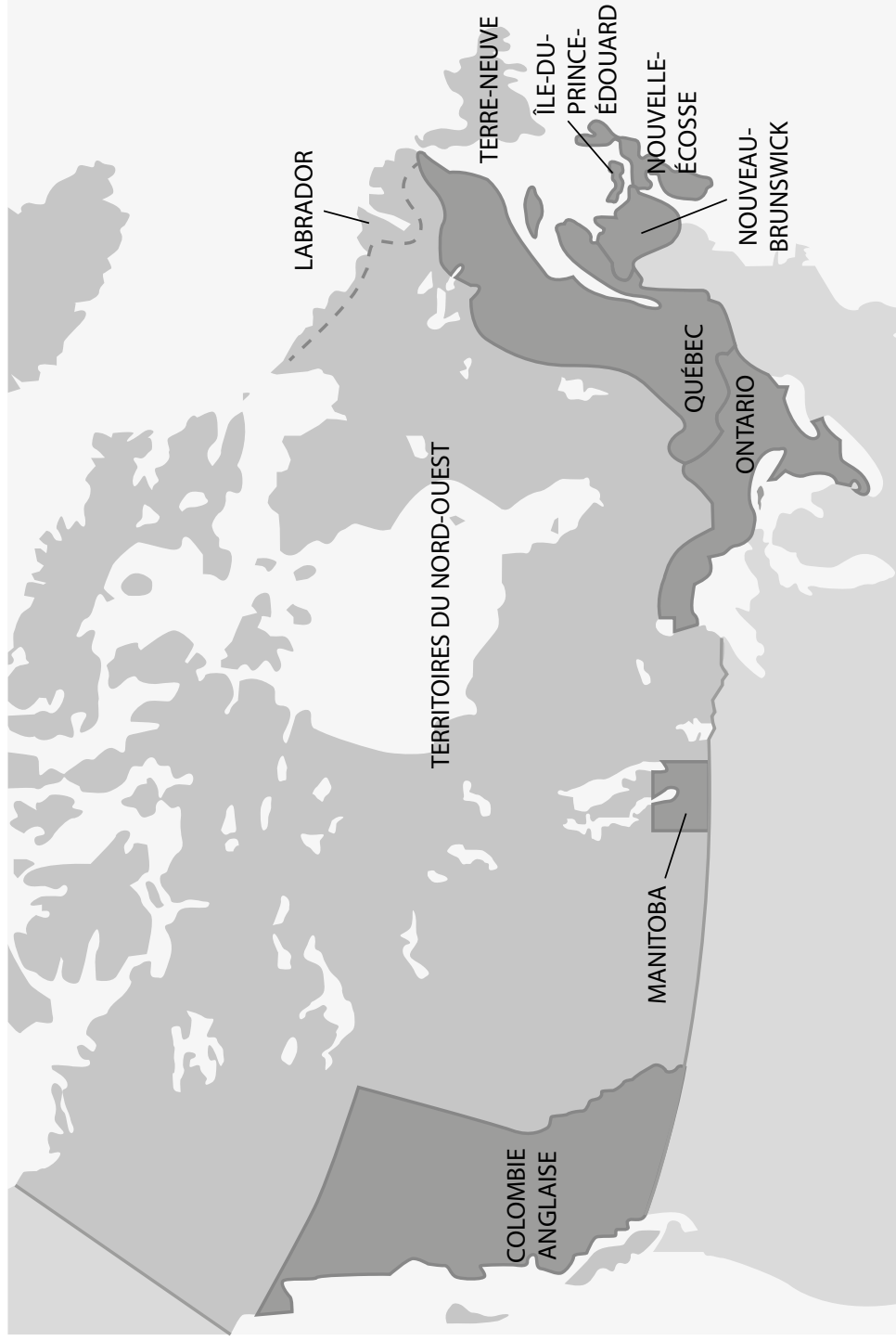
ISBN (PDF) : 978-2-89811-415-1

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

Le Canada en 1896



1

LÉONTINE DANS TOUS SES ÉTATS

Une minute après que mademoiselle Barély eut été menottée et emmenée par les forces constabulaires, Léontine et Phineas Madigan furent plongés dans la stupeur. Ils retournèrent dans la cuisine, hébétés, où ils se versèrent une généreuse rasade de brandy pour absorber le choc.

— Augustine ne peut pas avoir assassiné Billy Ranger! Voyons donc!

— Ils ont trouvé son carnet d'adresses sur le pas de la porte de Ranger, dit Madigan. Elle s'y est donc rendue aujourd'hui?

— Je ne sais pas, dit Léontine. Elle ne me dit pas toujours où elle va.

Elle réfléchit un instant, le regard dans le vague.

— Maintenant que j'y pense, oui, elle est sortie vers la fin de l'après-midi, et quand elle est rentrée il commençait à faire noir. Il devait être autour de six heures. Les huissiers sont arrivés juste après.

— Je suis moi-même passé chez Ranger au milieu de l'après-midi, et je peux vous dire qu'il était bien vivant. On s'est presque battus.

— Hon! poussa Léontine, sans oser demander pourquoi.

Sirotant leur brandy, ils essayèrent de reconstituer le fil des événements, mais trop d'éléments leur faisaient défaut. Ils ne purent qu'établir que mademoiselle Barély s'était présentée chez Ranger après le passage de Madigan, et qu'elle était peut-être la dernière personne à l'avoir vu vivant.

— Et moi ! Où vais-je aller, maintenant ? hoqueta Léontine, au bord des larmes.

— Il approchait minuit et elle frôlait l'effondrement. Madigan se servit un autre brandy et évalua les options qui leur étaient offertes.

— Je vais voir si j'ai un contact à la police qui puisse m'en apprendre un peu plus. Ce sera délicat, il est ici question d'un meurtre.

— Je vous le dis, répéta Léontine, Augustine ne peut pas avoir fait ça.

— Le mieux est d'aller dormir et d'examiner froidement la situation demain, conclut Madigan.

Tel que décidé plus tôt dans la soirée, Léontine se retira dans la chambre de mademoiselle Barély tandis que Madigan coucha dans la chambre de bonne.

Il dormit, mais Léontine ne trouva pas le sommeil.

Madigan fut réveillé aux aurores par son tapage. Dans une grande malle, elle empilait tout ce qu'elle pouvait sauver de la garde-robe de mademoiselle Barély, ainsi que ses objets personnels : brosses, poudres, flacons, écrins, bijoux, épingles à chapeau. Elle faisait vite, avant que les huisiers ne reviennent saisir ce qu'il restait dans le logement. Madigan avait un peu la gueule de bois. Il n'y avait plus ni café ni thé et il dut se contenter d'un verre d'eau pour attaquer la journée.

— Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda Léontine, revenue pour vider les tiroirs de la cuisine.

— Je vais aller aux renseignements, mais je ne pense pas pouvoir joindre qui que ce soit avant lundi, répondit Madigan. Et vous ?

— Je vais demander à Madame Vivishka si elle peut m'héberger pour quelques jours. Mais il faut que vous me teniez au courant ! Je suis tellement inquiète.

Madigan se leva pour partir.

— Comment va votre main ? demanda Léontine. Voulez-vous que je refasse votre pansement ?

— Pas la peine. Je me soucie beaucoup plus de ce que je vais devoir raconter à ma femme.

Sa rixe de la veille, devant la maison de sir Donald Smith, lui avait aussi laissé un gros bleu autour d'un œil, dont la paupière violacée était enflée.

Léontine le raccompagna jusqu'à l'entrée. Phineas eut de la difficulté à enfiler son manteau et elle l'aida.

— Faites livrer la malle d'Augustine chez moi, dit-il. Vous avez déjà mon adresse, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Moi, j'attendrai chez Madame Vivishka, c'est à trois portes d'ici.

Madigan approuva en hochant la tête et sortit.

Une fois seule, Léontine prépara sa propre valise. Mais avant de partir, elle fit le tour des lieux, comme on fait des adieux. Le spectacle était désolant. Nu, le lustre. Vide, la grande salle à manger où s'étaient tenus de mémorables gueuletons. Vide aussi le boudoir où il ne restait, au sol, qu'une fougère piteuse. Vide encore le salon sans fauteuils, sans canapé, sans piano et sans décorations. Elle entendit un « woh » sonore en provenance de la rue où s'arrêtait un attelage. Les huissiers arrivaient pour saisir le peu de biens qu'il restait.

— Faites ce que vous voulez, leur lança Léontine en ouvrant la porte. Il n'y a plus personne ici. Vous nous jetez à la rue!

Amassant ce qu'il lui restait de dignité pour parvenir à garder la tête haute, elle quitta le logis du square Chaboillez. Le temps était doux, et le soleil émergeait au-dessus des stratus empourprés, annonciateurs d'une belle journée, comme pour la narguer. Des stalactites de glace bordant les toits commençaient à goutter. Léontine tourna la sonnette de Madame Vivishka, qui ouvrit, en robe de chambre, et s'étonna :

— Vous, si tôt le matin? Que se passe-t-il?

— Laissez-moi entrer, je vous en supplie, je vais vous expliquer.

Léontine était trop lasse pour tout raconter. Elle se limita à dire qu'elle avait dû quitter le logement où elle avait vécu avec mademoiselle Barély, et qu'elle avait besoin d'un endroit pour se poser.

— Bien évidemment, répondit Madame Vivishka. Je n'ai pas de deuxième chambre, mais il y a le sofa.

Léontine le lorgna d'un œil dubitatif.

— Si vous me le permettez, j'aimerais m'étendre un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit et je suis morte de fatigue.

— Pauvre vous. Voulez-vous que je vous prépare un lait de poule?

— C'est pas la peine.

— Mais vous me raconterez tout, n'est-ce pas?

— Ben oui, répondit machinalement Léontine qui n'avait qu'une envie : s'allonger sur le sofa pour dormir.



Wilfrid Laurier et Israël Tarte avaient organisé durant la fin de semaine une rencontre avec les membres du cabinet fantôme, dans la suite du chef libéral à Russell House. Laurier n'avait qu'une idée en tête : renverser le gouvernement dès la reprise du débat sur la loi réparatrice. Mais les avis de ses lieutenants étaient partagés.

— Je veux présenter une motion de non-confiance, lança-t-il en guise d'introduction.

— C'est risqué, on ne sait pas combien de conservateurs nous suivront, dit Geoffrion, le député de Verchères.

— On peut évidemment compter sur Wallace et McCarthy, commenta Joseph Lavergne. Peut-être aussi sur les ministres catholiques du Parti conservateur. Mais ce ne serait pas assez.

— Ils n'oseraient pas trahir Bowell, protesta Amyot, député de Bellechasse et pilier du Parti libéral. Pas après ce qu'ont fait les bolters¹ en démissionnant en bloc le lendemain du discours du Trône.

Israël Tarte, qui désapprouvait lui aussi l'idée de son chef, présenta d'autres arguments.

— Une motion de non-confiance n'a que de faibles chances de réussir. Le bill n'en est qu'à sa deuxième lecture. Et aucun autre projet de loi à venir ne justifie une telle intervention.

Laurier réfléchissait. Le député Amyot, qui avait toujours milité pour le respect des compétences provinciales, évoqua que quelques-uns des députés libéraux du Québec pourraient ne pas suivre.

1. Personnes qui commettent un acte de rébellion contre leur propre parti politique.

— Dans mon comté, qui est essentiellement rural, on ne me pardonnerait pas de contredire ouvertement monseigneur Bégin, ajouta Choquette, le député de Montmagny.

Tous convinrent qu'il ne fallait pas que Laurier fasse quelque action susceptible de choquer l'épiscopat, le climat étant déjà suffisamment tendu. Traditionnellement, c'était plutôt à Tarte que revenait le rôle de s'en prendre à l'influence des évêques. Ce dernier s'était mis à triturer sa barbichette, signe irréfutable qu'il s'apprêtait à formuler une pensée.

— De quoi avons-nous besoin ? dit-il. On a besoin de temps !

— L'idée d'une commission d'enquête n'a pas passé, répliqua Laurier. Qu'avez-vous en tête, Tarte ?

— Dès que le gouvernement annoncera la seconde lecture du bill remédiateur, il faut déposer un amendement pour reporter le débat. Les élections générales auront lieu entre-temps et c'est autant de temps de gagné.

Guidé par ses convictions religieuses, le député de Berthier, Cléophas Beausoleil, exprima son désaccord ; Brodeur, le député de Rouville, le rappela à l'ordre.

— Vous oubliez que nous avons déjà donné carte à blanche au chef. C'est notre programme depuis 1893. Ce n'est vraiment pas le moment de le trahir !

Les autres approuvèrent. Après tout, des tractations étaient toujours en cours entre le gouvernement manitobain et les éclaireurs du parlement. Laurier annonça sa décision.

— Je vais proposer un amendement pour que le débat soit reporté à six mois. Nous pourrions débattre de cet amendement en chambre et convaincre d'autres conservateurs de voter pour la motion.



Lorsque Léontine s'éveilla, après quelques heures de sommeil, Madame Vivishka s'affairait devant son samovar.

— Vous allez boire un thé russe bien fort, dit-elle. Cela va vous requinquer.

Assises face à face à la table qui servait pour les séances de spiritisme de Madame Vivishka, Léontine lui résuma, dans les grandes lignes, les événements survenus la veille : leur éviction, la saisie, l'arrestation de mademoiselle Barély, tandis que la cartomancienne poussait de petits oh ! de commisération. Elle lui proposa ensuite de lire son avenir. Léontine manifesta un faible enthousiasme, mais la tireuse de cartes avait déjà sorti un jeu de cartes qu'elle battit vigoureusement avant de lui demander d'en piger une douzaine, qui furent étalées devant elle.

— Oh... Ah... Je vois, je vois...

— Vous voyez quoi ? s'impacienta Léontine.

— Voyez ici, dame de carreau, c'est une châtaine. C'est mademoiselle Barély. Ah... le huit de pique ! Elle est retenue contre son gré...

« Pas besoin des cartes pour deviner cela », pensa Léontine. Madame Vivishka continua à retourner les cartes.

— Dans son passé, il y a la dame de pique ! Une femme aux cheveux noirs. Mauvais présage. C'est une personne qui ne la porte pas dans son cœur... Oh, voici le roi et le valet de cœur, il y a deux hommes qui la protègent. Le premier est plus âgé, mais le second est un jeune homme...

— Qui ça ?

— Oh ! L'as de pique !

— Quoi ?

— Votre amie court un danger... un danger grave.

Léontine n'en pouvait plus. Tout comme elle s'était effrayée durant la séance de table tournante, elle ne put maîtriser ses nerfs.

— Assez ! Vous me faites peur !

— Laissez-moi encore regarder, il y a...

— Non ! la coupa Léontine en avançant les mains pour mêler les cartes sur la table.

Madame Vivishka en fut choquée et laissa échapper un « hum ! » dédaigneux.

— Excusez-moi, bredouilla Léontine. Je ne sais plus ce que je fais, je suis tellement à bout de nerfs...

Le silence qui suivit la rendit encore plus mal à l'aise.

— Je pense que je vais aller prendre l'air, dit-elle. Une marche me fera du bien.

Léontine n'attendit aucune permission ; elle se leva, prit son manteau, son chapeau, et fila dehors. Autour d'elle, le square Chaboillez vibrait sous le soleil. Sur les trottoirs, la glace suintait. Des quidams allaient et venaient, entraient et sortaient des magasins et des cafés. Elle se sentait étrangère à toute cette animation ; depuis la veille, le temps, pour elle, s'était arrêté. Elle ne pourrait pas rester chez Madame Vivishka ; ses pratiques divinatoires la troublaient trop. Elle décida de se rendre chez Madigan. Elle prit un tramway qui passait opportunément devant elle, puis changea de ligne sur la côte à Quesnel².

C'est la malle contenant les vêtements de mademoiselle Barély qui arriva la première à la maison en briques rouges de la Côte Saint-Antoine. N'étant pas encore au fait de ce qui s'était passé, Frances Madigan trouva cette livraison

2. Nom alors souvent donné à l'avenue Atwater.

étrange. Phineas arriva peu de temps après, et sa femme remarqua tout de suite son œil au beurre noir.

— Mais qu'est-ce qui t'est arrivé? Tu t'es battu? Et c'est quoi, cette malle qu'on vient de nous livrer?

Elle qui ne disait jamais un mot sur les incartades de son mari s'exprimait cette fois avec mauvaise humeur. Madigan se résolut à lui raconter, sans trop donner de détails, qu'il avait voulu empêcher une tragédie à la résidence de sir Donald Smith et qu'il s'y était blessé.

— Allons donc! Es-tu devenu pompier volontaire sans m'en informer? Tu veux que je croie à ça?

Elle avait pourtant lu dans le journal du matin qu'un incendie avait été maîtrisé chez le millionnaire.

— Je te jure que c'est vrai.

— Et comment as-tu pu prévoir qu'on voudrait mettre le feu chez lui? Tu passais là par hasard, je suppose?

— Oui... enfin, non. C'est une information qui est venue jusqu'à moi.

— Venue comment?

— Je ne peux pas te le dire.

— Fais-tu partie d'une société secrète, comme c'est écrit dans le journal? C'est pour cela que tu rentres parfois si tard les soirs de semaine?

Placé ainsi au pied du mur, Madigan soupesa l'idée de révéler à son épouse l'existence de la loge du Lys. Mais il ne le fit pas. Cela aurait constitué une trahison.

— Tu me fatigues avec tes questions! finit-il par répondre en se calant dans un fauteuil.

Leurs éclats de voix avaient alerté leur fille, Sarah, qui descendit les rejoindre au salon. Elle aussi vit que son père avait un œil au beurre noir.

— Papa! s'écria-t-elle.

Au même instant, on sonna à la porte. Exceptionnellement, Madigan se leva pour aller ouvrir. C'était Léontine. Frances flaira une autre embrouille, mais Madigan s'empressa de faire les présentations pour désamorcer ses éventuels soupçons.

— C'est la femme de chambre d'une amie qui a des ennuis.

Frances jaugea l'apparence de Léontine, puis, peu soucieuse de s'exprimer sans ambages devant la visiteuse, elle se fâcha davantage.

— Encore une histoire de femmes? Nous avons convenu qu'aucune ne mettrait jamais les pieds ici!

— Il ne s'agit pas de cela, voyons! J'ai voulu aider une amie qui se retrouve à la rue.

Phineas n'était pas particulièrement heureux de voir Léontine atterrir chez lui, mais n'en laissa rien paraître.

— Qu'est-ce qui se passe? lui demanda-t-il.

Léontine, déjà au bord des larmes, se sentait comme un chien dans un jeu de quilles.

— Je ne peux pas rester chez Madame Vivishka. Elle me fait peur avec ses divinations.

— Enlevez votre manteau, on va s'arranger, avança-t-il pour la reconforter.

— Oh non! s'opposa Frances.

— Quelques jours seulement, lui dit doucement Madigan. Le temps que les choses se replacent. Il y a une chambre de bonne qui est libre en bas.

— Nous avons tous les domestiques qu'il nous faut.

Madigan regarda sa femme dans les yeux, avec un regard impérieux. Puis il se tourna vers leur fille.

— Sarah, conduis mademoiselle Léontine en bas et demande à Eliza de lui préparer la chambre du fond, à côté du cellier.

— Ma valise est encore chez Madame Vivishka, dit Léontine.

— On s'en occupera, fit Madigan.

La sonnette de l'entrée retentit de nouveau. Cette fois, c'est Frances qui alla ouvrir. Un constable à la tunique impeccable et aux épaules galonnées demanda à voir Madigan. Elle le fit entrer et annonça à son mari :

— La police veut te parler.

Le cœur de Phineas Madigan se mit à battre la chamade.

2

AINSI MEURENT LES POÈTES

Confrontée à des circonstances auxquelles elle n'avait jamais eu à faire face, mademoiselle Barély s'était murée dans le silence. Billy Ranger, assassiné ? Comment y croire ? Après son arrestation, plutôt que de la conduire au poste de police numéro 6 situé à deux pas de chez elle, on l'avait emmenée au quartier général de la rue Notre-Dame, vu la gravité du crime dont on l'accusait. La Cour du Banc de la Reine ne siégeant pas la fin de semaine, elle passa trois nuits dans une misérable cellule, où on ne lui donna d'abord qu'un demi-pain et un gallon d'eau. Au bout de vingt-quatre heures, elle supplia le gardien de lui procurer quelque chose à manger, plaidant qu'elle allait mourir de faim. Il lui donna alors un morceau de lard salé avec des patates bouillies. Il l'avait sans doute prise en pitié ; sa tenue recherchée lui suggérant qu'elle devait être une personne de qualité.



Phineas Madigan était toujours debout au milieu de son salon, craignant le pire. L'homme en uniforme venu sonner à sa porte entra dans la pièce. Frances les laissa seuls devant l'attisée.

— Lieutenant-colonel Hughes, surintendant de la police, se présenta-t-il. Je suis ici à propos de l'incendie qui s'est déclaré chez sir Donald Smith hier soir.

Madigan sentit tous ses muscles se raidir.

— Je viens vous voir à sa demande, ajouta-t-il.

— Comment ?

— C'est en son nom que je suis venu vous transmettre ses remerciements.

Madigan n'y comprenait rien.

— Nous savons que c'est vous qui avez alerté la brigade de feu. Vous avez laissé votre carte à lady Smith et elle s'est rappelé que vous étiez passé chez elle peu de temps avant pour la prévenir du danger.

Soulagé, Madigan sentit que son sang recommençait à circuler dans ses veines.

— J'ai seulement fait mon devoir de citoyen, bredouilla-t-il.

Il eut peur un instant qu'on lui demande d'où il tenait ses informations, mais il n'en fut pas question. Il fit quelques pas vers une desserte sur laquelle étaient disposés des flacons de cristal et des verres.

— Prenez le temps de vous asseoir. Prendriez-vous un verre de madère ?

— Non, jamais pendant le service. Le nouveau manuel de police du juge Dandurand est très clair à ce sujet.

Madigan se servit un whisky. Une fois assis dans un fauteuil, il demanda au lieutenant-colonel :

— Avez-vous retrouvé les incendiaires ?

— Savez-vous combien ils étaient ?

— Trois, je pense.

Il songea à Jean-Baptiste Rousseau, qu'il avait laissé inanimé sur un banc de neige après leur bagarre.

— Nous en avons attrapé un, un dénommé Thériault. Mes hommes essaient de le faire parler.

Madigan but une gorgée.

— Sir Donald et lady Smith vous sont très reconnaissants. Sans vous, la maison aurait pu passer au feu. Ils désirent savoir s'ils peuvent faire quelque chose pour vous remercier.

Madigan réfléchit quelques secondes. Puis il secoua la tête. Ses liens occultes avec le monde politique, voire avec la loge du Lys, étaient déjà complexes et il tenait à les garder secrets. Mais une idée surgit en lui.

— Avec votre respect, lieutenant-colonel, c'est plutôt vous qui pourriez me rendre service.

D'un geste de la main, Madigan lui fit signe de s'asseoir, invitation qu'accepta cette fois le lieutenant-colonel Hughes.

— Je vous écoute.

— Une amie à moi a été injustement arrêtée hier soir. J'aimerais lui venir en aide.

— De qui s'agit-il ?

— Augustine Barély, elle faisait partie de la troupe de l'Opéra français.

— De quoi l'accuse-t-on ?

— D'avoir tué un homme, mais je suis prêt à jurer sur la tête de ma fille qu'elle n'est pas coupable.

— Ah oui, je vois de quelle affaire il s'agit. J'ai vu le rapport du coroner ce matin. Continuez.

— Je suis résolu à lui trouver un avocat et je souhaite lui rendre visite. On l'a arrêtée simplement parce qu'on a trouvé son carnet d'adresses sur le pas de la porte de la victime. C'est insuffisant, voyons !

— Je ne peux pas me prononcer là-dessus, se récusait Hughes.

— Et si je pouvais vous aider à trouver la personne qui a commis ce crime ?

— Détenez-vous quelque indice qui puisse faire avancer l'enquête ?

— Peut-être. J'aimerais que vous m'accordiez la faveur d'une visite au studio de Billy Ranger.

— Le lieu du crime est toujours sous scellés. Le cas sera confié à l'inspecteur McMurtry lundi matin.

— Je le connais ! s'exclama Madigan en souriant. Il est venu m'interroger à l'hôpital lorsque j'ai moi-même été victime d'une tentative de meurtre, l'automne dernier.

— De ce que j'en sais, votre amie n'a pas encore comparu. Venez me voir à mon bureau lundi matin et je verrai à vous mettre en contact avec McMurtry, conclut Hughes en lui remettant sa carte.

Le lieutenant-colonel quitta Madigan sur ces mots, après l'échange d'une franche poignée de main. Frances descendit l'escalier au même moment.

— J'ai une idée, annonça-t-elle, pour cette femme qui est arrivée ce midi. Je crois que je pourrai lui obtenir une place de cuisinière à l'asile Nazareth. Je l'amènerai avec moi lundi, c'est justement mon après-midi de bénévolat. Elle ne sera pas payée, mais elle aura le gîte et le couvert.



Ce que ses yeux voyaient, ce que ses mains touchaient, les odeurs qu'il sentait, tout lui rappelait Frédéric. Même le manteau en frise irlandaise qu'il lui avait offert au début de l'hiver demeurait imprégné de son parfum. Depuis

plus d'une heure, Jean-François errait dans le logis de son ami, rue du Saint-Sacrement. Tout était immobile et la vie, interrompue. Le lit perpétuellement défait, les vêtements jetés nonchalamment sur les dossiers des chaises ou gisant roulés en boule sur le plancher, les bouteilles vides omniprésentes et les verres sales éparpillés, la table de travail tachée d'encre, encombrée de livres restés ouverts, de feuillets, de plumes, de crayons. Frédéric n'y était pas et il n'y serait jamais plus. Pourtant, Jean-François percevait sa présence dans chaque recoin et s'abstenait d'ouvrir toute fenêtre, de crainte que les dernières émanations de Frédéric ne s'évaporent.

Il n'avait allumé qu'une lampe électrique, dont le faisceau éclairait le chevalet sur lequel était posé le portrait de son ami.

Toute cette journée de dimanche avait été éprouvante. D'abord, ces funérailles expéditives. Une collecte initiée la veille par Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau, au Café Ayotte, avait tout juste suffi à acheter un médiocre cercueil en bois d'épinette et à faire chanter une messe à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. Un modeste cortège de quelques personnes avait ensuite conduit la dépouille de Frédéric au cimetière des immigrants, au bout de la rue Saint-Étienne³, où elle fut remise dans l'ossuaire en attendant d'être jetée dans la fosse commune. « Ainsi meurent les poètes », s'était dit Jean-François avec un rictus amer.

Sur le chemin du retour, il avait été question de la réception que donnait le soir même Louis Fréchette en l'honneur de Sarah Bernhardt. La Divine venait de donner ses

3. Approximativement à l'angle des actuelles rues Bridge et Mill, à l'entrée du pont Victoria.

deux dernières représentations à l'Académie de Musique et, comme cela avait été le cas depuis son arrivée à Montréal, la critique avait encensé ses incarnations de *La Dame aux camélias* et d'*Adrienne Lecouvreur*. Fréchette avait invité tout le gotha artistique de la métropole, dont sa grande amie Robertine Barry, ainsi que la plupart des épongistes. En remontant dans le fiacre qui les attendait à l'entrée du cimetière, Jean Charbonneau avait annoncé qu'il y serait. Arthur de Bussières, un jeune homme que Jean-François ne connaissait que de nom, avait cependant décliné.

— Festoyer chez les bourgeois? Pas pour moi! avait-il déclaré.

Contrairement à lui, Louvigny jugeait qu'une occasion pareille ne devrait pas être manquée. Jean-François avait hésité. Il était encore sous le choc de la mort de Frédéric, survenue dans la nuit de vendredi à samedi. Après sa chute, il n'avait pas repris conscience. Jean-François n'avait pas pu lui dire quelques derniers mots de réconfort, qu'il tenait à lui, qu'il l'aimait malgré ses sentiments passionnés auxquels il n'avait pu répondre.

— Ce sera la fête la plus brillante de toute la saison, avait insisté Montigny, tu ne peux pas rater ça!

Jean-François s'était laissé convaincre.

3

UN RAOUT CHEZ LOUIS FRÉCHETTE

En arrivant le soir tombé devant la maison du poète national, rue Sherbrooke, Jean-François fut impressionné par le faste de l'imposante demeure de style Second Empire. Il y avait de la lumière à toutes les fenêtres, jusqu'au quatrième étage, accentuant les reliefs de la corniche à denticules et les lucarnes de la fausse mansarde. À l'intérieur, une fois débarrassé de son chapeau et de son manteau, il fut à la fois ébloui et mal à l'aise en naviguant au cœur de cette concentration de gens du monde. C'était une fête brillante, où s'entrechoquaient le babil, les rires et les éclats de voix des invités. On parlait musique, chant, théâtre, vers. Les invités circulaient ou formaient des grappes un peu partout dans la pièce. Un garçon en livrée passait, un plateau garni de coupes de champagne posé sur ses doigts tendus. Louvigny en saisit deux au passage et en mit une dans la main de Jean-François. En élevant le verre pour y tremper les lèvres, Jean-François heurta du coude le garçon qui faillit laisser tomber son plateau. Il aperçut à quelques pas de lui Joséphine Marchand-Dandurand, l'épouse de Raoul Dandurand, chef de l'opposition libérale à la législature de Québec. Elle se trouvait en grande conversation avec

une dame à la coiffure hérissée d'aigrettes aux couleurs vives, qu'il ne connaissait pas.

— Mon mari en est certain, disait-elle, le premier ministre Taillon⁴ va démissionner pour se présenter aux élections fédérales.

— Y aura-t-il des élections provinciales?

— Raoul croit que non. Monsieur Chapleau va désigner un autre premier ministre.

Jean-François n'eut pas l'audace d'aller lui exprimer ses politesses. Il avait assimilé plusieurs codes depuis qu'il évoluait dans la bonne société, mais un raout réunissant tant de notables l'intimidait. « Frédéric aurait été bien plus à l'aise que moi », pensa-t-il.

Il s'approcha de quatre fauteuils en brocart frangé placés devant la cheminée, où Louis Fréchette présentait Robertine Barry à Sarah Bernhardt en vantant ses mérites.

— Tout comme vous, elle est une femme bien en avant de son temps. C'est notre George Sand à nous!

Robertine rougit du compliment. Elle était accompagnée d'un jeune homme qui devait avoir dans les seize ans, qu'elle introduisit auprès de la Divine.

— Je lui suis très attachée. Il s'appelle Émile Nelligan. J'ai lu quelques-uns de ses poèmes et ils sont profondément inspirés.

Le jeune homme baissa les yeux puis, se levant brusquement, il balbutia un mot d'excuse et partit se réfugier près d'une fenêtre, d'où il observa le calme de la rue Sherbrooke. Louvigny en profita pour s'avancer et offrir ses hommages à la Bernhardt, qui se souvint de lui et de la

4. Louis-Olivier Taillon, premier ministre du Québec depuis 1892.

surprenante équipée qui l'avait conduite au Monument-National quelques jours avant. Craignant que l'actrice l'eût oublié, Jean-François demeura derrière Louvigny. Ce dernier félicita ensuite leur hôte en l'invitant à venir participer à une prochaine séance de l'École littéraire, puis il se retira, Jean-François sur ses talons.

— Que tu es bête, lui dit-il avec un sourire en se tournant vers lui.

Jean-François eut honte d'être aussi timoré. « Frédéric aurait brillé avec élégance, pensa-t-il, tandis que moi... »

Fréchette s'était levé pour aller accueillir d'autres arrivants. Sarah Bernhardt se pencha vers Robertine Barry pour chuchoter :

— Il est mignon, ce jeune homme. Vous devriez en faire votre amant.

— Oh ! Je me vois plutôt jouer un rôle de grande sœur auprès de lui.

— Vous vous privez d'un grand délice, répondit la Bernhardt avec un clin d'œil.

Son intérêt pour les hommes plus jeunes était bien connu. Les deux femmes poursuivirent leur conversation en abordant des intérêts plus nobles. Toutes deux admiraient Flaubert et la prima donna Adelina Patti.

À l'autre bout du salon, Louvigny et Jean-François avaient rejoint Jean Charbonneau.

— Vous savez quoi ? lança celui-ci. Il paraît que la Barély a été arrêtée vendredi soir.

— Comment ? s'exclama Louvigny.

— Je l'ignore.

— Je sais par mon père qu'un huissier devait procéder à une saisie, se souvint Louvigny.

— Voyons, protesta Charbonneau. On n'envoie plus les gens en prison pour dettes!

— Où est-elle?

— À la prison des femmes, je suppose.

— Et Léontine? s'enquit Jean-François.

— Aucune idée.

— Que sais-tu d'autre? demanda Louvigny.

— Rien, sinon que j'ai soif, déclara Charbonneau en fixant sa coupe vide.

Jean-François était bouche bée. Il ne savait même pas qu'il existait une prison pour femmes. Il se demanda s'il pouvait faire quelque chose, s'il pouvait lui rendre visite... Il eut envie de quitter la réception sans attendre. Montigny et Charbonneau continuaient à parler, mais il ne les entendait plus. Il réprima un soupir en songeant que Frédéric, lui, aurait gardé son sang-froid.

Puis, soudainement, il fut pris d'un vertige. Peut-être avait-il bu trop vite et le champagne lui était monté à la tête? Il avait chaud, il aurait voulu défaire son col pour mieux respirer. Il s'était passé tellement de choses depuis deux jours qu'il se sentait perdre pied. N'y tenant plus, il prit le chemin le plus court pour s'extirper de la fête, sans même remercier Louis Fréchette avant de partir.

Une fois sur le trottoir, il s'en voulut. « Frédéric, lui, aurait remercié ses hôtes et ne serait pas parti en sauvage. »

Frédéric.

Il descendit la côte à Baron⁵ en affrontant un vent de face qui arracha son couvre-chef. Il se retourna pour le ramasser, mais une bourrasque l'emportait déjà au loin.

5. Appellation courante de la rue Saint-Denis, entre les rues Sherbrooke et Ontario.

Tant pis. Il fourra ses mains dans les poches de son manteau et poursuivit son chemin. Lui qui se croyait favorisé par la bonne fortune avait maintenant l'impression que la ville lui était hostile. Et mademoiselle Barély qui était en prison ! Mais pourquoi diable ? Si Frédéric avait été là, il aurait su l'apaiser, l'aider à y voir clair... ou pas. S'il ne s'était pas tué en se jetant dans le vide, il se serait peut-être simplement imbibé comme une éponge, ainsi qu'il l'avait fait lui-même le soir du drame.

Frédéric. Frédéric.

Jean-François venait de dépasser les arbres squelettiques des jardins Viger dont les cimes oscillaient au gré du vent. La bise, autant que la tristesse qui l'envahissait, faisait couler des larmes sur ses joues. Plutôt que de regagner sa chambre de la rue Saint-Claude, il décida de retourner chez Frédéric.

En entrant, il ouvrit la lumière électrique mais elle l'aveugla. Il éteignit et se laissa guider par un rayon de lune pour s'approcher de la fenêtre. Il faisait froid, mais il ne se préoccupa pas d'allumer le poêle. Debout devant la croisée, il revoyait la dernière image qu'il avait conservée de son ami, assis sur le rebord de la fenêtre, sa jambe repliée et le pied appuyé sur le dormant opposé. Il ressentait encore l'ultime regard que Frédéric avait posé sur lui. Un amalgame de tendresse, d'abandon, de lassitude et de désespoir. Jean-François s'abandonna à des pleurs silencieux. Puis, revenant sur ses pas, il tourna le bouton de la petite lampe de bureau, et son faisceau éclaira le portrait de son ami sur le chevalet.

Il tira une chaise et s'assit en face du tableau. Les yeux vert absinthe de Frédéric le dévisageaient, fixes et accusateurs.



En attendant sa comparution au tribunal, mademoiselle Barély en vint à céder au découragement. La cascade d'infortunes qui s'était abattue sur elle au cours des derniers jours l'avait anéantie. Elle avait tout perdu : son logement, ses meubles, sa garde-robe. Et Léontine, dont elle n'avait aucune nouvelle, ni de personne d'autre d'ailleurs. Et voilà qu'on l'accusait d'un meurtre qu'elle n'avait pas commis !

Pendant trois nuits, elle ne dormit presque pas. Réduite à l'impuissance et ayant perdu prise sur son destin, elle retraça mentalement son parcours des quinze dernières années, comme pour y déceler l'erreur ou la faute qui lui valait tant de malheurs. Elle avait quand même eu une enfance heureuse chez les Sœurs de la Présentation de Marie où, au-delà de ses leçons de piano et de chant, on l'avait choyée. Mais les religieuses l'avaient ensuite envoyée au monastère des Ursulines, à Stanstead, où l'on voulut la forcer à prendre le voile alors qu'elle n'éprouvait aucune disposition pour devenir l'épouse de Jésus. Au printemps de ses dix-huit ans, elle avait fui avec les Franklin Steppers, auprès desquels elle avait appris les arcanes du métier, d'abord comme habilleuse, puis comme choriste et danseuse, sillonnant le nord-est des États-Unis de Buffalo à Boston, pour finir par se poser à Woonsocket. Ensuite, elle avait fait la rencontre de Léontine à l'Opera House local ; elles avaient séjourné à New York, puis s'étaient installées à Montréal, où elle avait dépensé sans compter pour se tailler une place dans le monde, Léontine dilapidant son propre héritage afin de soutenir les ambitions de son amie.

Elle revécut en pensée les soupers homériques, la grève de la troupe de l'Opéra qui avait fait avorter ses débuts... et elle revit Billy Ranger, qui lui avait fait perdre la tête. Tout cela avait été vain. Mademoiselle Barély, qui s'était toujours démenée pour faire son chemin dans la vie, se battant bec et ongles en toute situation, flanchait devant tant d'adversité. Elle se sentait désarmée, vidée de son essence, presque morte au-dedans.

Le lundi matin, on lui remit les menottes et on l'emmena devant le tribunal pour une comparution qui ne dura qu'un instant.

— Mademoiselle Augustine Poisson, prononça le juge, vous êtes accusée d'avoir commis, dans l'après-midi du vendredi 28 février 1896, le meurtre de monsieur Billy Ranger, impresario, du Sault-au-Récollet. Plaidez-vous coupable ou non coupable ?

— Non coupable, souffla-t-elle faiblement, tant elle était sans forces.

— Parlez plus fort !

— JE NE SUIS PAS COUPABLE ! cria-t-elle dans un sursaut de révolte.

Le juge ordonna son transfert à l'asile Sainte-Darie, la prison des femmes, dans l'attente de son procès.



Durant la fin de semaine, la nouvelle de l'arrestation de mademoiselle Barély s'était répandue comme une traînée de poudre. Ce lundi-là, plusieurs voix de la troupe de l'Opéra français, dont madame Essiani, madame Conti-Bossy et les ténors Barbe et Mary, préparaient un concert d'adieu à la salle Windsor sous les auspices de la Ladies' Aid Society de

la synagogue de la rue Stanley. Lorsqu'il fut question de l'infortunée soprano, tous éprouvèrent une surprise teintée d'incompréhension.

— Pauvre femme! compatit madame Essiani. D'abord ses débuts manqués, puis cette histoire invraisemblable!

— Je ne peux pas croire qu'elle ait tué quelqu'un, c'est inconcevable, renchérit Adrien Barbe.

Victor Pons vint leur donner un coup de main en décorant la scène de gerbes de fleurs artificielles qu'il avait fabriquées. C'est là qu'il apprit à son tour ce qui était arrivé. Dès qu'il le put, il se rendit au square Chaboillez mais se retrouva nez à nez avec le propriétaire, qui l'informa que ses locataires avaient quitté les lieux. Il pensa alors à aller chez Jean-François, espérant qu'il saurait quelque chose. Il acheta un journal en cours de route et y lut un entrefilet relatant la découverte du cadavre de Billy Ranger. Parvenu rue Saint-Claude, il n'y trouva que la logeuse, madame Hudon.

— Non, ch'sais pas où y est, déclara-t-elle d'un ton bourru. Je l'ai pas vu depuis qu'y est rentré soûl comme une botte vendredi soir. C't'à craire qu'y s'est évaporé dans' nature.

Victor s'excusa et sortit, pour croiser Jean-François sur le seuil.

— Où étais-tu passé? lui demanda-t-il.

— J'ai dormi chez Frédéric hier soir, après les funérailles.

— Tu es au courant pour mademoiselle Barély?

— Oui, je l'ai appris à la réception chez Louis Fréchette. Louvigny pense qu'elle a été arrêtée à cause de ses dettes, mais il pourrait s'agir d'autre chose.

— Je comprends donc que c'est autre chose! Elle a été arrêtée pour meurtre!

— Voyons donc! T'es malade?

— Je t'assure, c'est dans le journal! Ils ne parlaient que de cela ce matin à la salle Windsor, pendant la répétition.

Jean-François était abasourdi. Victor mit le journal encore replié sous ses yeux.

— Ça ne se peut pas, il doit y avoir une erreur, murmura Jean-François. Excuse-moi, mais je suis pressé. Je suis venu chercher mes affaires.

— Quoi, tu déménages?

— Je reprends le logement de Frédéric, rue du Saint-Sacrement.

— Oh.

Jean-François semblait pressé de fuir la compagnie de Pons.

— Viens au Café Ayotte plus tard, conclut ce dernier, on aura peut-être d'autres nouvelles.

Jean-François acquiesça et le laissa en plan. Avant de monter chez lui, il alla frapper à la porte de la logeuse pour lui signifier son intention de partir. La rogne de la mère Hudon se transforma en déception. Elle voulut qu'il lui paie son mois de mars, puisqu'on était déjà le 2. Jean-François lui offrit d'en payer la moitié en guise de dédommagement et lui demanda de lui prêter une malle pour transporter son saint-frusquin.

— Avez-vous du courrier pour moi? ajouta-t-il.

— Non. Même pas une lettre de mademoiselle Barcarini. J'ai peur qu'à soève ben malade.

— Elle n'est partie que depuis deux semaines, voulut la rassurer Jean-François. Il faut lui laisser le temps de guérir.

Une heure plus tard, avec l'aide d'un charretier dont il avait loué les services, il avait monté la malle et ses deux

grandes sacoches à l'intérieur de son nouveau home. Il était évident qu'avant toute chose il devrait faire un sérieux ménage dans le logis. Mais avant de se mettre à la tâche, il sortit une bouteille de vin Mariani et en avala plusieurs gorgées à même le goulot. «Tiens, voilà que je me mets à boire en rustaud, comme Frédéric.» Allant et venant dans la pièce, il avait l'impression que du chevalet, les yeux de ce dernier le suivaient. Il s'installa devant le portrait de son ami, comme la veille au soir.

— Je bois à ta santé, Frédéric.

Il scruta le visage gracieux de son ami disparu. Ses traits délicats, sa bouche avide, sa chevelure bouclée que le vent semblait agiter encore. Et ses yeux. Encore ces yeux. À la fois tendres et moqueurs, profonds et désespérés. Le regard vert de Frédéric plongeait dans le sien comme pour fouiller son âme.